

Paul SIBLOT

Pour Naget Khadda

Communication au colloque international

« La littérature maghrébine de langue française au tournant du 21^{ème} siècle : Formes et expressions littéraires dans un monde en mutation »

Alger, 20 et 21 avril 2015

D'une vie riche et féconde certains font des biographies, d'autres des panégyriques, parfois des romans. On honore aussi d'une déférente officialité. Ici rien de cela. L'hommage que nous t'adressons, Naget, n'est pas rhétorique mais confraternel, amical et cordial (ce qui vient du cœur selon l'étymologie). J'espère me faire l'interprète d'un salut chaleureux et affectueux de tes condisciples ou collègues et de très nombreux amis. Nous allons accompagner ton parcours personnel, humain et intellectuel, au meilleur de l'engagement social, de la recherche et des analyses universitaires, en Algérie comme en France. L'itinéraire d'une vie que ta volonté obstinée et une espérance souveraine ont animée envers et contre tout. Ton cheminement, enraciné dans les tréfonds de la société, de l'histoire et des cultures de l'Algérie a toujours été, dans le même temps, ouvert aux autres sociétés, à d'autres cultures saisies elles aussi au meilleur d'elles-mêmes. Les faits parlent d'eux-mêmes et le plus juste hommage qui puisse t'être rendu est de s'y tenir. Je ne peux toutefois en parler avec la distance des paroles convenues, dans les formes de l'impersonnel que les grammairiens arabes ont appelées celles de « l'absent », et qui sont dans la morphologie du français celles d'une « non personne » opposée à la subjectivité du JE et du TU. Trop abstraites, soustraites à la réalité vécue, elles seraient une affectation qui trahirait une amitié née sur les bancs de cette Université. Mon propos prolongera notre dialogue et ceux entretenus avec tes pairs.

Il est de tradition de rechercher dans le lieu, la date, le nom ou toute autre conjoncture d'une naissance, un signe caché que le destin aura par la suite révélé. Peut-on se risquer à ce trop facile exercice après coup ? Peut-on voir dans les premiers ancrages de ta vie les prémices du trajet ultérieur ? Voir le fil manifeste de ta vie dans le tressage de cultures venues d'ailleurs avec la tienne. Après tout, pourquoi pas ? Ce sera mon propos.

Au départ les Belkaïd, famille parmi tant d'autres en Algérie, dépossédée comme tant d'autres de ses terres et déchue de son statut social par l'entreprise coloniale, mais nullement déliée des références ancestrales. Famille de notables de Nédroma à deux pas du Maroc ; première dualité qui n'est pas seulement frontalière. Nul n'ignore cette ville somme toute modeste, dont la prééminence hautaine tient moins à l'altitude qu'à une gloire volubile interdisant de la confondre avec Tlemcen, qu'à l'évidence elle domine. C'est du moins ce qui se dit en ce lieu privilégié où la valeur n'a pas attendu pas le nombre d'habitants. L'empire de Nédroma rayonne, — comment ne pas le savoir ? —, du plus loin et du plus haut de l'histoire. L'attestent des figures altières et des liens

spécifiques avec le Maroc, le Maghreb, la Méditerranée. Pour le Nord Abdelmoumen à l'aller, les Andalous au retour, les deux pour héritage auquel d'autres s'ajoutent. De façon commode mais sans trop d'abus, je m'en autorise pour y voir la préfiguration d'une vie nourrie de multiples cultures.

Les vicissitudes de l'époque poussèrent la famille à émigrer vers moins de contrainte. Ce qui fit naître Naget en 1939 à Iknioun en territoire Chleu, puis grandir à Marrakech. Ville magnifiquement rouge dont elle gardera une prédilection pour les œuvres riches en couleurs, qu'elles soient contrastées ou en harmonie. Encouragée par la famille — ce qui alors n'était pas de règle —, elle découvre l'attrait et la discipline de l'école bilingue, puis du lycée. En 4^{ème} la voici de retour à Sidi Bel-Abbès où la famille s'établit durablement. Famille nombreuse, de trois sœurs et sept frères, proche, toujours présente et solidaire dans les pires moments. Naget décroche son BEPC (Brevet d'études du premier cycle du second degré) puis réussit le concours d'entrée des Ecoles normales d'instituteurs, rendu difficile on le sait aux Algériens et plus encore aux très rares filles. Elle intègre en 1955 celle d'Oran où elle passe son baccalauréat. Le stage qui clôtura le cursus lui fait découvrir la France en 1958 ; occasion de nouveaux échanges soustraits au rapport colonial, plus denses que ceux du seul enseignement. Ses principes et les contraintes financières de la famille la ramènent à Sidi Bel-Abbès, où elle débute une carrière d'enseignante dans l'école dite « indigène ». Les conditions matérielles offertes par l'Algérie indépendante à la formation lui permettent de présenter le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure, nouvellement créée à Alger, puis de s'inscrire en 1964 à l'Université. Désormais le monde universitaire sera le sien, au-delà d'un engagement pédagogique entier que savent les collègues ici présents. Une licence de littérature en langue française, puis en 1968 un mémoire de critique littéraire sur l'œuvre de Romain Rolland posent les premiers jalons du parcours académique. Comment ne pas reconnaître dans cette première recherche l'étroite proximité intellectuelle de Naget avec l'auteur ? Il faut la préciser. Historien de l'Allemagne dont il pratiquait la langue, passionné de musique, Romain Rolland s'était rapidement tourné vers les littératures allemandes et russes sous l'influence de Nietzsche et de Tolstoï. Sa réflexion morale prit dès lors appui sur de nombreuses autres cultures pour nouer des liens forts avec de nombreux écrivains humanistes à travers le monde, Gorki et Gandhi en particulier. Cette mondialisation culturelle avant l'heure était pour ce poète sensible et ce romancier généreux une manière de « tout comprendre pour tout aimer », selon ses propres termes. Alors que les horreurs de la Première guerre mondiale mettaient l'Europe à feu et à sang, il réaffirma avec force ses convictions pacifistes dans un recueil, *Au dessus de la mêlée*, paru en 1916. Cela lui valut le prix Nobel. Sa quête pour faire de l'idéal des Lumières une réalité, pour concilier ses sentiments patriotiques avec ses aspirations internationalistes, posaient de difficiles équations qu'il résolut dans l'élan et l'action communistes. La rétrospective révèle combien l'intime fréquentation de l'homme et des écrits répond à de profondes affinités. La créativité littéraire dans d'autres cultures en premier lieu. Elle montre également ses affinités électives avec la pluriculturalité, comme on dit aujourd'hui avec cuistrerie. Plus tard en Algérie, Naget côtoiera des hommes et des femmes de même conviction, pareillement ouverts aux autres, mus par un idéal internationaliste de justice sociale et de progrès pour l'humanité. Projet indissociable d'une implication dans le mouvement de libération nationale, jusqu'à l'ultime sacrifice.

Devenue assistante en 1969, elle achève une licence de linguistique à Aix-en-Provence et poursuit sa recherche à l'Université de Vincennes, dans une nouvelle direction qui ajoute des compétences linguistiques et sémiologiques à celles du commentaire littéraire. De nouvelles méthodes sont mises en œuvre dans des analyses lexicales de pointe, que sanctionne une thèse de troisième cycle soutenue en 1978 à Paris VIII : *Structuration du discours dans l'œuvre de Mohammed Dib*. Naget engage un nouveau dialogue et un rapport intime avec un écrivain majeur qui, par delà son double doctorat algérien et français, est traduit en une quarantaine de langues. La pleine maîtrise des cultures algérienne et française permet à l'auteur et à l'analyste de tirer le meilleur parti du croisement. La dualité est là aussi, d'une autre façon, dans l'association de deux champs disciplinaires et dans l'application à la littérature algérienne des théories acquises à Aix. L'étude porte sur deux romans, *L'Incendie* et *Qui se souvient de la mer*, qui illustrent deux registres d'écriture chez Dib. Le premier dit réaliste, le second énigmatique ou ésotérique, perçus comme opposés alors que le plus souvent les deux coexistent. Un examen méthodique des conditions socio-historiques de production et des procédés linguistiques met à jour la poétique et le procès de création. La démarche, élargie à d'autres auteurs — Feraoun, Kateb, Boudjedra, Tengour —, s'interroge sur les enjeux culturels que donne à voir la littérature algérienne élaborée en langue française. Ce travail théorique et applicatif donne matière à une thèse d'Etat, conduite sous la direction d'un spécialiste éminent de théorie de la littérature à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, et soutenue en 1987 à la Sorbonne Nouvelle sous l'intitulé *(En)jeux culturels dans le roman algérien de langue française*. Rien de fortuit. Les textes étudiés tissent au plus étroit différentes cultures et font de cet entrelacement leur ressort. L'examen des syncrétismes, plus fondamentaux que chez Romain Rolland puisque fondateurs de la créativité littéraire, est l'apport intellectuel principal de Naget Khadda. Il fait d'elle, sans conteste, une référence première de l'analyse critique de ces écrivains, et plus spécifiquement Mohamed Dib. De sorte qu'on lui demandera, d'évidence, de présider le jury du Grand prix national Mohammed Dib.

Devenue entre temps maître de conférences puis professeur, elle prend en charge la direction du Conseil scientifique de l'Institut des langues étrangères. Tâche de tous les instants, lourde et délicate, rendue difficile par les conflits virulents sur les questions linguistiques et par leurs instrumentalisation politiques. Singularisé depuis longtemps par son dynamisme, par une liberté de parole et de critique devenue rare, le Département de français avait été vite considéré comme un foyer inacceptable d'irrévérence. Dans la défense collective de la liberté intellectuelle, l'action de Naget fut des plus décidées, de celles qui résistent contre vents et marées. A ces sérieuses difficultés s'ajoutèrent bientôt de plus graves dangers, dramatiques et sanglants. « Les années noires » imposèrent leur chape de plomb et une sinistre suite d'assassinats qui visaient particulièrement intellectuels et universitaires. Mon intention n'est pas d'évoquer ces années noires, encore moins d'en raviver le traumatisme. Mais le respect des faits exige de ne pas passer sous silence l'intransigeante détermination de Naget dans ces circonstances. De rappeler son courage face à la condamnation qui la désigna nommément, après qu'elle eut publiquement déclaré : « C'est l'intelligence qu'on assassine ! ». Contre de telles excommunications il n'y avait d'autre manière de se protéger que de se cacher, cela de façon de plus en plus aléatoire jusqu'à rendre la situation intenable. Des amis lui imposèrent, à son corps défendant et manu militari, d'aller sous d'autres cieux.

Le partenariat scientifique entre son groupe de recherche et une équipe du CNRS en analyse de discours à Montpellier se concrétisa dans ces circonstances d'une autre manière. D'autant une antenne du Comité International de Soutien aux Intellectuels Algériens y était particulièrement active. Dans un premier temps l'accueil et l'entraide de la nouvelle communauté universitaire l'aidèrent à s'insérer, mais il faut laisser à Naget ce qui lui revient. Seules sa droiture et la qualité de son travail firent qu'elle fut sollicitée pour intégrer l'Université Paul Valéry en tant que maître de conférences. Elle y a enseigné une dizaine d'années, faisant découvrir l'Algérie, sa littérature, ses combats aux étudiants et à ses collègues, tout en continuant d'enrichir sa propre réflexion à travers de nombreuses publications, articles, ouvrages et actes de colloques (voir la bibliographie, selon la formule d'usage). En parallèle elle a continûment assumé, et de mille et une façons, une place en vue dans la défense de la nation et des libertés démocratiques. La qualité et le rayonnement de son enseignement, son action pour ne pas dire de son activisme, sa générosité dans les relations humaines lui ont valu une estime et des amitiés toujours vivantes. De sorte que je ne peux aujourd'hui me rendre sur le campus sans qu'on me demande instamment de ses nouvelles. L'aisance de Naget à croiser les cultures, son aptitude à faire une réalité des termes trop galvaudés de relations, de coopération ou de partenariats franco-algériens, son adresse à traverser les frontières et à en jouer sur le fil du rasoir, lui permettent de substituer avec brio et avec une réussite rare l'intelligence de la complémentarité des cultures à l'absurdité de leur conflit. Permettez-moi d'ajouter encore un point, dont je sais que Naget me fera grief. Sur une centaine d'intellectuels accueillie à Montpellier durant les temps troublés, beaucoup suivis de leur famille, peu s'en sont retournés. C'est un libre choix dont je n'ai rien à dire. Que Naget ait choisi de revenir à Alger, chacun comprendra que je ne puisse le taire.

Puisque j'ai déjà enfreint l'usage en approchant l'espace privé, je poursuivrai dans un domaine connexe à l'université. Dans les premières années de l'Université d'Alger, Naget avait d'entrée montré dans le débat public une disposition à l'apaisement, à la conciliation, au bon sens et à la raison. Le présent était alors vécu au futur, projeté dans des lendemains qui chanteraient, des surlendemains de concorde nationale et universelle. Et tous les soirs, dans des cafés ou des bars, des polémiques reconstruisaient l'avenir. De terribles tempêtes éclataient dans des verres d'eau ou de je ne sais quoi. Fortes de certitudes aussi absolues que contradictoires, les assemblées générales menaient à coups d'anathèmes des guerres sans merci. Au milieu de cette agitation débridée, en bonne institutrice, Naget usait de la fêrule avec habileté. Son autorité souriante et sa voix fluette arrivaient à imposer un relatif silence, dont elle profitait pour argumenter longuement et proposer l'inévitable motion de synthèse. Elle ne satisfaisait personne mais on l'acceptait le temps que les adversaires reprennent souffle. Sa vertu à rassembler et à régenter s'exerçait, quoique de façon moins aisée, dans un cénacle où l'on débattait à plus haute altitude du rôle de l'art dans la société, des rapports de l'esthétique à la politique, de l'idéologie dans la littérature, la musique, le théâtre, le cinéma... et bien évidemment la peinture. La diversité des domaines, des cultures, des points de vue, des habitués ou des hôtes de passage n'était plus dénombrable. Chose inutile puisque on était là pour sa profusion. Parfois Mohammed Khadda arrivait à prendre la direction d'orchestre, avec une gentillesse légendaire tant que n'étaient pas en cause d'intangibles postulats doctrinaux. La maison offrait un écrin chamarré de tableaux à une effervescence confuse que, sereine, moqueuse et impassible, traversait la jeune fille de la maison. Jawida qu'en toute logique l'éducation parentale

conduisit à soutenir un DEA sur le théâtre de Abdelkader Alloula, auteur et metteur en scène auquel sa défense du syncrétisme culturel et ses prises de position valurent ce qu'on sait. La complicité chaleureuse de ce foyer d'intelligence, d'amitié et de fraternité vécut jusqu'à ce que la funèbre tourmente ne la dévaste. Ceux qui l'ont connu s'en souviennent avec la nostalgie triste des temps heureux et des lumineuses espérances.

Ce ne fut en rien un hasard si les cheminements parallèles de Naget et de Mohammed se sont croisés et rejoints. Par delà l'intime dont on ne saurait dire mot, leur rencontre fut celle du syncrétisme au fondement de toute création artistique et conceptuelle. Imbrication et fusion étroite de cultures que l'un et l'autre ont vécu au plus profond, qu'ils ont retrouvé dans une correspondance mutuelle où chacun pouvait reconnaître son double en l'autre. Peintre foncièrement, essentiellement algérien, Mohammed Khadda se revendiquait sans la moindre contradiction de l'École de Paris, qui a un temps réuni de façon exceptionnelle ceux qui par le monde comptaient en peinture ; réunion extraordinaire qui illustre la fécondité des creusets culturels. Ici l'expérience vécue de deux individualités. La conjonction entre le peintre et l'universitaire a conduit l'analyste du discours à devenir une fine sémiologue de la peinture, et le peintre un commentateur remarquable. Tous d'eux ont assumé sans embarras le syncrétisme qui a fait de Mohammed Khadda ce grand peintre, et de Naget Khadda la subtile analyste de la production littéraire et picturale . Syncrétisme qui a fait la richesse de leurs parcours personnels et intellectuels, jamais déliés de leur enracinement premier. Dans un contexte alors défavorable, tous deux ont magnifiquement assumé la dualité culturelle à la source de leur réflexion, de leur créativité, de leur vie même.

Je souhaiterais, si vous me le permettez, ajouter en mon nom un codicille. Comment de pas s'étonner, ne pas s'inquiéter que l'œuvre exceptionnelle de Mohammed Khadda, reconnue comme telle tant en Algérie qu'à l'international, soit toujours attendue du musée qui devrait l'avoir pérennisée ? Comment comprendre que ce projet depuis longtemps attendu, plusieurs fois promis et préfiguré, soit encore dans les cartons ? Œuvre étayée de réflexions de haut vol sur l'art par le créateur, soutenue d'analyses et de brillants commentaires de tous horizons, de Naget en particulier, qui a réuni un appareil critique unique et qui se consacre maintenant au catalogue exhaustif. Le plus bel hommage qui puisse leur être conjointement rendu, le seul en vérité, ne serait-il pas de donner corps sans tarder à une légitime attente ? D'attester par l'œuvre et son appareil d'écrits l'extraordinaire réussite à quoi aboutit le croisement des cultures ? Le besoin en est aujourd'hui devenu urgent, criant, pour réfuter et contrer ceux qui, se réclamant de cultures artificiellement closes ou d'un inéluctable « choc des cultures », dénie toute culture autre qu'exclusive, et qui nient par là toute culture.